

LE SIÉGE DE PARIS

PIÈCE EN QUATRE ACTES

PAR

UN VOLONTAIRE DE 1870

Ouvrage représenté la première fois le 16 Janvier 1872
Sur le Théâtre du Gymnase de Marseille,
SOUS LA
Direction de M. SICARD. — Mise en scène de M. GUÉRIN.

1er ACTE
19 Septembre 1870
1re Journée.

2me ACTE
14 Novembre 1870
57me Journée.

3me ACTE
6 Décembre 1870
79me Journée.

4me ACTE
20 Janvier 1871
124me Journée.

MARSEILLE
IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE ET LITHOGRAPHIQUE H. SEREN
Quai de Rive-Neuve, 3.

1872

LAURE.

Le monde n'était pas meilleur auparavant.

COMTESSE.

Je n'aimais pas l'Empire ; et j'ai prédit souvent
Que la France marchait à grands pas vers l'abîme ;
Oubliant son histoire et son roi légitime
Pour se ruer aux bras d'un prince aventurier,
Le pays affolé s'est mis dans un guêpier.
Cependant il faut bien se rendre à l'évidence.
L'empire avait du bon !... Partout en abondance
Ruisselaient des flots d'or ; les fêtes et le bal
Changeaient toute l'année en un long carnaval.
Ce n'était que plaisirs, théâtres, promenades,
Toilettes et concerts, courses et mascarades.
Enfin on s'amusait !.....

LAURE.

Mais cet énivrement
Nous conduit aujourd'hui, ma mère, au châtiment !

COMTESSE *

Allant s'asseoir à gauche, près de la cheminée.

Il est vrai que depuis qu'à commencé la guerre,
Notre pauvre Paris ne ressemble plus guère
A ce joyeux Paris qu'on nommait autrefois
La reine des cités et la cité des Rois.
Comme on nous l'a changé ! C'est une impertinence
De ce gouvernement issu de la défense
Et de ces avocats qui nous ont obligés
Avec leurs beaux discours au métier d'assiégés
La grand'ville déserte est une solitude.
On ne voit plus personne !

* Comtesse, Laure.

LAURE,

Allant près de la petite table placée à droite du canapé.

Et puis l'incertitude
Sur le temps que cela peut durer!...

COMTESSE.

C'est très beau
De vivre ainsi cloîtrés comme dans un tombeau,
Mais c'est bien ennuyeux!

SCÈNE II

MÊMES, PIERRE (très élégant) entre par le fond,
La Comtesse et Laure se lèvent.

PIERRE (saluant).

Bonjour!

COMTESSE.

Quelle nouvelle?

PIERRE.

Rien! L'investissement est chose officielle :
Tous les chemins de fer et tous les ponts sont pris.

COMTESSE.

Nous allons donc avoir les Prussiens à Paris?

PIERRE.

C'est leur intention, du moins.

La Comtesse indique un siége à Pierre à gauche.

LAURE,* allant se rasseoir à droite.

Quelle insolence
De leur part... Nous pourrions supporter en silence.....

* Comtesse, Pierre, Laure.

PIERRE.

Il ne nous reste plus qu'à souffrir sans broncher,
Puisque nos généraux n'ont pas su l'empêcher.

COMTESSE.

Qui nous aurait prédit que la guerre était prête
Quand nous dansions si bien à la dernière fête,
Chez le baron de Goltz!

PIERRE.

C'était fort beau vraiment.

COMTESSE.

Cependant, soit hasard ou bien pressentiment,
Je sentis en entrant comme un frisson de glace;
L'orchestre résonnait sur un ton de menace.
Ces immenses salons tendus de blanc et noir
Semblaient un catafalque et faisaient mal à voir.

PIERRE.

Oui ce bal présentait un coup d'œil fantastique.

COMTESSE.

Tout Paris et surtout le monde politique
Remplissait les salons, où, déjà demi-mort,
L'ambassadeur prussien par un pénible effort,
Aux nombreux invités essayait de sourire.
Dans ce sourire affreux, parfois je croyais lire
Sur le bord du tombeau comme un défi porté
A ceux qui recevaient son hospitalité...
Cinq ou six mois après on était en campagne!

PIERRE.

L'empereur a tout fait. La guerre d'Allemagne
Commence au plébiscite et finit à Sedan;
Cela ne peut durer plus longtemps...

LAURE.

Cependant
Le pays s'est chargé du soin de sa défense,
Pierre : C'est aujourd'hui que la guerre commence.

COMTESSE.

La paix vaudrait bien mieux et le temps des combats
Est passé.

LAURE, se levant et allant à gauche.

Nous avons de l'argent, des soldats,
Un peuple exaspéré dont le noble courage,
Est capable de tout pour venger un outrage,
Faut-il désespérer et nous décourager
Parce qu'un Bonaparte a guidé l'étranger
Jusqu'au cœur de la France, et, sanglante, écœurée,
Pour la troisième fois l'abandonne en curée
Au barbare Prussien qui la met en lambeaux ?
Non ! non ! plutôt périr !

PIERRE, se levant.

Comme vos yeux sont beaux,
Laure, et que j'aimerais le feu patriotique
Qui brille en vos regards, si la muse tragique
N'était pas, de nos jours, clouée au pilori,
Vrai ! j'allais m'émouvoir, si je n'avais pas ri.
(Il rit avec affectation.)

LAURE, allant se rasseoir près de la table à droite.

Vous n'avez pas de cœur !

PIERRE.

Moi, du cœur ! Pourquoi faire ?
Dans le monde aujourd'hui tout devient une affaire,
Une valeur cotée, et sur notre marché
Les plus beaux sentiments n'ont pas de débouché.

LAURE.

Et l'amour du pays ?...

PIERRE.

Ce n'est qu'une chimère !
L'argent seul est le nerf et le but de la guerre :
Vaisseaux, canons, fusils, vivres, munitions,
Tout cela chaque jour coûte des millions,
Dont nos hommes d'état disposent à cœur joie.
Laissons ces braves gens se partager leur proie
Et sous des noms pompeux déguisant leur calcul
Envoyer leurs amis traiter avec John Bull,
Certains qu'on ne pourra, quand la paix sera faite,
Eplucher de trop près le chiffre de la dette !
Que m'importe, après tout ? Tranquillement assis
Tandis que les Prussiens investissent Paris,
Je pleure les erreurs de l'esprit dynastique
Qui trois fois en cent ans a fait la République,
Gouvernement d'un jour, après lequel viendra
Le plus probablement ce que Bismark voudra.

COMTESSE.

Sommes-nous donc si bas ?

PIERRE.

De Moltke et ses cohortes
N'ont qu'à se présenter : nous ouvrirons nos portes ;
Paris en ce moment se trouve à leur merci.

LAURE, se levant.

Vous insultez Paris quand vous parlez ainsi !
Ce serait trop d'affront ! Que le ciel nous protége !
Paris saura se battre et soutenir le siége !

PIERRE, allant se rasseoir près de la Comtesse.

Ce serait trop bouffon... Voyez sur les remparts,
Accourir à grands flots les gens des boulevards ;
Contemplez le marchand, l'employé pacifique,
Laissant pour le fusil leur femme et leur boutique,

Partant le sac au dos, en soufflant dans leurs doigts
Pour vaincre ou pour mourir en bataillons bourgeois.
Regardez-les d'ici sur le champ de bataille,
Exposer leur gros ventre au feu de la mitraille,
Manger à la gamelle et dormir au bivac !
C'est un cadre grotesque et digne d'Offenbach !

COMTESSE.

Notre armée est captive, il faut bien que l'on cède.
D'ailleurs à nos revers il n'était qu'un remède...

PIERRE.

Lequel ?

COMTESSE.

Le prétendant.

PIERRE.

Le Comte de Chambord !
Mais il ne prétend pas, il attend.

COMTESSE.

Est-ce un tort ?
Son abnégation le rend plus méritoire !
C'est à nous d'évoquer les souvenirs de gloire
Que dorent les rayons du soleil des Louis.

LAURE, revenant près de la Comtesse et de Pierre.

Certes ! si répétant : « Montjoie et St-Denis ! »
Et déployant au vent l'étendard de Bouvines
Le Prince, après Sedan, sous son manteau d'hermines
Eut appelé la France, et marchant aux Prussiens,
Leur eut livré bataille à la tête des siens,
Nous n'en serions pas là peut-être où nous en sommes !
Est-ce ma faute à moi, ma mère, si les hommes
Se trouvent trop petits pour le rôle que Dieu
Leur a fait ; si le roi légitime en son lieu,
Laisse trôner le peuple et si ce roi tolère
Que le pouvoir issu du courroux populaire

Elève saintement la défense au pavois !
— S'il eût mieux consulté l'histoire de nos rois,
Le prince aurait compris que chaque instant qui passe
Use son souvenir chez le peuple, et l'efface,
Et qu'il arrive un jour où sans presque y songer
On oublie, et le roi n'est plus qu'un étranger...
— Alors il n'est plus temps !

COMTESSE.

Tu deviens jacobine.
Où prends-tu tout cela?

LAURE.

Dans mon âme chagrine
De voir que quand Bismarck nous frappe coup sur coup
Nous lui demandons grâce et lui tendons le cou;
De voir que chaque jour, doublant notre souffrance,
Ajoute quelque insulte au malheur de la France
Et que le flot de sang qui coule avec nos pleurs
Produit des avocats, et non pas des vengeurs !

(Elle sort par la gauche en ménageant sa sortie pendant sa tirade).

SCÈNE III

PIERRE, COMTESSE.

COMTESSE.

Quelle exaltation !

PIERRE.

Elle est fort soucieuse
Depuis ces derniers jours.

COMTESSE.

Elle, avant si joyeuse :
Je ne la connais plus.

PIERRE.

Il eut été prudent
De lui cacher qu'Albert combattait à Sedan.

COMTESSE.

Pauvre fils ! Je n'ai pas encor de ses nouvelles
Et je sens redoubler mes craintes maternelles
Chaque jour.

PIERRE.

Calmez-vous. Mon père doit venir
Ici dans un instant. On l'a fait prévenir
De passer aux bureaux, et cette fois peut-être
Saura-t-on quelque chose. On ne peut disparaître
Sans qu'on sache comment.

COMTESSE.

Dieu le veuille !

PIERRE.

D'abord
Nous sommes sûrs qu'il n'est ni prisonnier ni mort,
Et c'est beaucoup !

COMTESSE. *

(Passant devant Pierre et allant devant la glace G).

La peine où tout cela me jette
M'a fait abandonner le soin de ma toilette.
Aussi pardonnez moi d'oser vous recevoir
En robe du matin.

PIERRE.

Mais... charmante !

COMTESSE.

Un peignoir !

PIERRE.

Il est d'un goût parfait !

COMTESSE.

Pure galanterie !

* Comtesse, Pierre.

PIERRE.

Non ! C'est la vérité !

COMTESSE.

Je hais la flatterie !

PIERRE.

Vous êtes à ravir, ma parole d'honneur.

COMTESSE.

Taisez-vous, je vous dis, je suis à faire peur.

PIERRE.

Non pas !

COMTESSE,

Mais si!

PIERRE.

Mais non !

COMTESSE.

A propos :

PIERRE.

Quoi ?

COMTESSE.

Je pense
Etablir au plus tôt une nouvelle ambulance.

PIERRE.

Chez vous ?

COMTESSE.

Oui, c'est la mode et tout le monde en a,
Aussi je désirais vous parler de cela.

PIERRE.

Mais je suis prêt à tout, Comtesse, pour vous plaire.

COMTESSE.

J'ai bien compté sur vous ; il serait nécessaire
De trouver des blessés ; chargez-vous de ce soin.

PIERRE.

Ce n'est pas ce qui manque et je n'irai pas loin
Pour vous être agréable. Il est tant de misères.

COMTESSE

Entendons-nous !... Je veux des blessures... légères,
Des blessés comme il faut... surtout... pas trop blessés.
Vous comprenez ?

PIERRE.

Très bien.

COMTESSE.

Nous en aurons assez
De huit ou dix au plus. Madame de Lignole
En a six seulement ! Mais cela me désole
Qu'elle ait pris les devants.

PIERRE.

C'est très bien installé
Chez elle.

COMTESSE.

Tout le monde y court.

PIERRE.

J'y suis allé
Avant d'entrer chez vous.

COMTESSE.

Et ses pensionnaires
Sont-ils intéressants ?

PIERRE.

Ce sont des militaires
Blessés à Weissembourg.

COMTESSE (avec ironie).

Quoi de simples soldats !
Elle peut les garder ! Pour moi, je n'en veux pas.
Il faudrait déterrer quelque vieux capitaine,
Un grognard décoré frisant la cinquantaine

Et pour l'accompagner de jeunes officiers
Polis, bien élevés, quelques jolis lanciers !
Madame de Lignole en sécherait d'envie.
Et vous comprenez bien que je serais ravie
De la punir un peu de sa prétention ;
Afficher tant de luxe et d'ostentation
Pour héberger chez soi cinq ou six pauvres diables !
Si nous pouvons avoir des blessés présentables
Le succès est certain. Il faut tout disposer
Au plutôt.

PIERRE.

Comptez-y, mais veuillez m'excuser
Près de Laure.

(Pierre remonte pour prendre son chapeau).

COMTESSE.

Pourquoi ?

PIERRE (redescendant).

Je l'ai mécontentée
Et j'en suis désolé.

COMTESSE.

C'est une enfant gâtée,
Mais cela passera.

PIERRE.

C'est que je l'aime tant ?

COMTESSE.

N'allez pas m'oublier, car c'est fort important !

PIERRE.

J'y vole de ce pas.

COMTESSE.

Avant une semaine,
De visiteurs choisis je veux ma maison pleine.
Quand on veut s'amuser en toute liberté
On n'a qu'à s'occuper d'œuvres de charité !

SCÈNE IV

MÊMES, DUMESNIL, * (entrant essoufflé par la porte du fond).

DUMESNIL, au milieu.

Albert est de retour! J'entrais au ministère,
Je me sens coudoyé ; c'était un militaire
Qui passait devant moi pour monter l'escalier.

COMTESSE.

C'était lui, mon Albert!

DUMESNIL.

Un charmant officier.
Je l'arrête ; il me dit qu'il revient de la guerre
Et que dans un instant, il sera chez sa mère.

COMTESSE.

A-t-il beaucoup souffert?

DUMESNIL.

Il est un peu maigri :
Mais cela lui va bien, il a l'air aguerri ;
L'air d'un ancien soldat!

(Il respire bruyamment).

COMTESSE.

Voulez-vous quelque chose?
Vous semblez fatigué....

(Pierre conduit et fait asseoir Dumesnil sur le canapé de droite).

DUMESNIL.

Non, merci! Je suppose
Que cela va passer. C'est un rude chemin
Des bureaux de la guerre au faubourg St-Germain
Quant on vient en courant.

(Il s'essuie avec son mouchoir).

Ah! je suis tout en nage...
Mais parlons d'autre chose.... Et l'entrée en ménage.

* Comtesse, Dumesnil, Pierre.

A quand la noce, Pierre? Albert va revenir,
Nous sommes au complet; il est temps d'en finir,
Monarque ou Président, Empire ou République,
Que nous importe à nous? Toute ma politique
Se limite à bien vivre et gagner de gros sous,
L'argent c'est le bonheur! Et j'en ai pour nous tous.
Le million qu'à Pierre avait laissé sa mère
A produit dans mes mains un autre petit frère.
Et tous deux paraîtront à l'apport marital,
C'est pour nos jeunes gens un joli capital,
Surtout en y joignant la dot de votre fille.
Pierre est un bon garçon. Laure aimable et gentille.
Il faut brusquer la chose et faire deux heureux.

COMTESSE, * qui est venue s'asseoir à côté du canapé.
(Pierre est au dessus du canapé).

Ce projet fut toujours le plus cher de mes vœux;
J'estime votre fils, sa recherche m'honore
Et je crois qu'il n'est pas indifférent à Laure.
Il peut donc lui parler avec mon agrément.

DUMESNIL, (à Pierre).

Puisqu'il ne manque plus que son consentement
A toi de l'obtenir. Vas et plaide ta cause,
Mais, la voici

SCÈNE V

LES MÊMES, LAURE (venant de gauche).
Dumesnil, s'est levé, va au devant de Laure qui descend.

DUMESNIL, à Pierre.

Vas donc!

PIERRE (à part).

C'est singulier! Je n'ose
Lui parler.

(Il conduit Laure sur le devant du théâtre, Dumesnil et la Comtesse causent ensemble à gauche.

Laure!

* Pierre, Comtesse, Dumesnil.

LAURE.

Eh bien ! cette précaution !...
Qu'est-ce donc ?

PIERRE.

J'ai besoin de votre attention.
Daignez me l'accorder.

LAURE.

J'écoute.

PIERRE.

Dès l'enfance
Nous sommes fiancés l'un à l'autre. Je pense
Que le jour est venu de nouer ces liens
Qui feront mon bonheur. Vos parents et les miens
Sont d'accord. Tout est prêt. J'attends de votre bouche
Un encouragement.....

LAURE.

Votre amitié me touche :
Pourquoi vous le cacher ? Oui, malgré vos discours
Je vous crois noble et bon et le croirai toujours.
Mais, si vous attachez du prix à mon estime,
Des plus saintes vertus pourquoi vous faire un crime,
Et par ménagement pour un monde moqueur
Prétendre vous donner pour un homme sans cœur ?

PIERRE.

Si vous saviez l'amour que j'ai pour vous...

LAURE.

Peut être
Le même sentiment dans mon cœur eût pu naître !
Mais vous avez tout fait pour le contrarier.....
C'est à vous d'y songer et d'y remédier.
Je regrette beaucoup de me montrer sévère
Mais ce n'est pas ma faute à moi....

PIERRE.

Je suis sincère,
Mais je vis dans un monde où le mal et le bien
Se trouvent confondus, où l'on ne croit à rien,
Pas même à Dieu ! Le siècle avant tout égoïste
N'a qu'un seul but : l'argent ! auquel rien ne résiste.
Pour gagner de l'argent, pour en gagner toujours
On doit sacrifier et ses nuits et ses jours.
C'est là ce que répète, au sortir de l'école,
Chaque père à son fils. C'est l'unique boussole
Que, sur la mer du monde, ait pour se diriger
Un jeune homme qui vogue, ignorant du danger.
Hors de là, rien n'est vrai. Tout est plaisanterie.
Les grands noms de vertu, d'honneur et de patrie
Pour ce monde blasé ne sont rien que des mots
Qu'exploitent les gens forts pour mieux tromper les sots.
Laure, que voulez-vous ? Sans guide et sans contrôle
J'ai comme un autre appris à réciter mon rôle ,
Et bien souvent la honte à mon grand repentir
Etouffe un cri du cœur déjà prêt à sortir.
Je ne suis pas méchant, j'ai peur du ridicule.

LAURE.

C'est fort bien débité, mais je suis peu crédule
Et vous me permettrez avant de décider
De réfléchir un peu.

PIERRE.

Veuillez donc m'accorder
Un mot d'espoir.

LAURE , avec espièglerie.

Mais non !

PIERRE.

Laure, je vous en prie.

LAURE.

Quand on prend un mari c'est pour toute la vie :
Et cela vaut, je crois, la peine d'y penser.

PIERRE.

Ah ! maudit soit l'instant où j'ai pu vous froisser.
Me pardonnerez-vous ?

LAURE.

Lorsque votre conduite
Vous donnera le droit de l'exiger. Ensuite
Je pourrais ajouter que vous avez vraiment
Pour me parler d'amour mal choisi le moment.
Vous avez oublié sans doute que mon frère
Depuis deux mois bientôt est parti pour la guerre,
Qu'il était à Sedan, et qu'on n'a pu savoir
Ce qu'il est devenu.

PIERRE.

Vous allez le revoir :
Albert est à Paris.

LAURE.

Ah ! quel bonheur ! Mon frère
Est enfin de retour !

PIERRE.

Demandez à mon père.

LAURE (à Dumesnil).

Vous l'avez vu ?

DUMESNIL.

Comment ! Il devrait être ici.
Il ne saurait tarder.

LAURE.

Se peut-il !

PIERRE (à la fenêtre du fond).

Le voici ! (Il se rapproche de Laure.)
M'en voulez vous encore ?

LAURE.

Allons, je vous pardonne,
Mais n'y revenez plus.

PIERRE.

Ah! que vous êtes bonne!

SCÈNE VI

LES MÊMES, ALBERT (en petite tenue de lieutenant d'infanterie de ligne — capote grise).

LAURE (courant à lui).

Albert!

COMTESSE (l'embrassant).

Mon cher enfant!

ALBERT (les embrassant).

Ma mère et toi, ma sœur.
Dumesnil! mon cher Pierre!

(Il leur donne la main.)

COMTESSE (s'évanouissant).

Ah! c'est trop de bonheur.
Je n'y puis résister!

PIERRE.

(avançant une chaise à la Comtesse qui va tomber sur le canapé).

Je vais...

DUMESNIL (l'arrêtant).

Reste tranquille!
Tu vas la déranger. Crois-tu que c'est facile
De bien s'évanouir!

COMTESSE.

Je me meurs!

* Comtesse, Albert, Laure, Pierre, Dumesnil.

DUMESNIL (à part).

Allons donc !
Nous sommes à huis clos : ce ne sera pas long.

COMTESSE (revenant à elle).

Viens, mon Albert chéri, dans les bras de ta mère.

DUMESNIL (à part).

Je savais bien comment devait finir l'affaire.
(Haut à la Comtesse.)
Ah ! Comtesse, croyez que j'ai pris grande part
A votre émotion !

COMTESSE.

Merci !

LAURE.

Par quel hasard
As-tu, de l'ennemi trompant la surveillance,
Pu venir jusqu'ici ?

ALBERT.

Ma sœur, la Providence
A daigné me guider au milieu du danger.

LAURE.

Dis-nous...

ALBERT.

Non, non, plus tard ! je craindrais d'affliger
Notre excellente mère. Elle souffre.....

COMTESSE.

N'importe,
Je désire t'entendre. Albert ! va, je suis forte.
Le plaisir de te voir m'a mis du baume au cœur.
Dis moi tout, mon enfant, j'écoute avec bonheur.

ALBERT.

De nos premiers revers vous connaissez l'histoire,
L'attaque de Sarbruk, ridicule victoire,

Où l'enfant de la balle, apprit, loin du danger,
A voir pour son plaisir, deux peuples s'égorger;
Wissembourg, jour de deuil, sanglante boucherie,
Où nos soldats, sans pain et sans artillerie,
Luttant un contre dix, écrasés et meurtris,
Ont vaincu leurs vainqueurs à force de mépris;
De Reischoffen enfin la sanglante hécatombe
Où l'on vit se coucher comme le blé qui tombe
Nos quatre régiments de cuirassiers géants
En sabrant les Prussiens sur leurs canons béants!
L'empereur affolé fuyant la capitale
Qu'il venait de quitter en pompe triomphale,
Ordonne à Mac-Mahon qui marchait sur Paris
De rebrousser chemin. Le Maréchal, surpris,
Obéit cependant; et le combat commence
Sous les murs de Sedan. La soif de la vengeance
Animait nos soldats. Leur amour du devoir
En faisait des héros. Tout allait bien. Le soir
Il semblait que lassé de nous garder rancune
Le sort à notre camp ramenait la fortune,
Quand, dominant nos feux, on vit à l'horizon
Des masses de Prussiens! Un cri de trahison,
Vient porter la terreur dans nos rangs! La mitraille,
Fauche nos régiments, et pourtant la bataille
Se soutient.... Tout-à-coup, par un hasard fatal,
Un obus égaré blesse le Maréchal;
On voit tomber sanglant le vainqueur d'Italie;
Sous ce coup imprévu le soldat se replie;
Quelques hommes de cœur prétendent, mais en vain,
Ou percer ou mourir les armes à la main!
L'empereur s'y refuse et l'aigle impériale
Qui sent souffler le vent de sa chûte finale
S'envole à tire-d'aile et se cache à Sedan!
L'armée a tout compris et lâche pied! Pendant
Que nos soldats croyaient l'Empereur à leur tête
Ils marchaient au combat comme on vole à la fête;
Mais depuis qu'ils ont vu que leur triste César,
Court dérober sa honte à l'abri d'un rempart

Ils n'écoutent plus rien. La terreur les emporte.
Des bataillons entiers sont prisonniers : Qu'importe!
Nos blessés sont brûlés dans les maisons en feu :
Qu'importe encor! Un cri fatal : Sauve qui peut!
Fait changer aussitôt la retraite en déroute ;
Tout est confusion... On ne voit sur la route
Que fuyards sans fusil, artilleurs sans canon;
Et les soldats français n'en ont plus que le nom !

. . . .

Alors sur les remparts, un officier se penche
Agitant dans ses mains une bannière blanche.
C'est l'ordre de César !... Pour faire ce drapeau,
Au jupon d'une fille on dût prendre un morceau !
L'ennemi cependant avance et se consulte :
Au vieil honneur français il craint de faire insulte
Et se refuse à croire à tant de lâcheté !
Mais l'Empereur l'exige !... Il a déjà dicté
La lettre où terminant sa honteuse équipée,
Il se rend prisonnier et remet son épée ;
Bismarck rit en voyant le fer vierge, et d'abord
Demande qu'on lui livre et l'armée et le fort.
Honte sans précédent! Défaite sans rivale!
Nos cent mille Français se rendent. L'homme pâle
A la moustache épaisse, au regard hébété,
Allume son cigare et toujours escorté
Par les vils courtisans qui portent sa livrée
Fait partir aussitôt sa calèche dorée
Qui passe au grand galop sur nos blessés râlants !

. . . .

Dans un château voisin, gardé par des uhlans
Le soir avec les siens, il soupait au champagne,
Choisissait un palais royal en Allemagne
Et plaignait nos soldats qui, sans abri ni pain,
Avaient trop honte encor pour oser avoir faim!

COMTESSE.

Et toi, mon fils, comment dans ce désastre immense
As-tu......

ALBERT.

Des Allemands trompant la vigilance,
Quand on fit défiler mon pauvre régiment,
Sur mon drapeau caché croisant mon vêtement,
Je me réfugiai dans une hôtellerie
Qui se trouvait auprès du parc d'artillerie.
De là, je pouvais voir, dans leurs longs manteaux blancs,
Les cuirassiers prussiens qui marchant à pas lents,
Veillaient sur nos canons dont la lune par places
De reflets argentés blanchissait les culasses.
Le lendemain matin, au risque d'être pris,
Je suivais en pleurant le chemin de Paris.
— Me voici ! bien heureux, malgré ma peine amère,
Tant de pauvres soldats n'ont plus revu leur mère,
Moi, j'embrasse la mienne, et voici mon drapeau !

(Il ouvre sa capote et déploie un vieux drapeau déchiré par les balles.)

LAURE.

Je suis fière de toi, mon frère !

PIERRE.
(Dont la physionomie aura dû se transfigurer peu à peu.)

Albert, c'est beau
Ce que vous avez fait !

ALBERT.

Relique bien aimée !
Souvenir glorieux d'Afrique et de Crimée !
On allait t'outrager et te vendre aux Prussiens...
Je ne l'ai pas voulu... Plutôt mourir !

LAURE, baisant le drapeau qu'Albert a gardé dans ses mains.

Reviens
Pour ne plus nous quitter, témoin de notre gloire
Et dans tes plis sacrés rapporte la victoire !

PIERRE.

(Entraîné par son enthousiasme et étendant la main vers le drapeau.)

Drapeau de mon pays ! J'engage ici ma foi
De réparer mes torts en combattant pour toi !
En vain des fils des Huns la brutale insolence
Prétend humilier l'étendard de la France...
La France est le soleil ! Quand on la croit plus bas,
Son réveil éblouit ! Le soleil ne meurt pas. *

* Tableau : DUMESNIL à gauche, PIERRE, ALBERT avec le drapeau, LAURE, LA COMTESSE

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

Même décor.

SCÈNE I

LAURE, assise sur le canapé à droite.

Le quatorze Novembre ! Et nous sommes toujours
Au même point ! Après cinquante-sept longs jours
D'isolement complet ! Comme l'incertitude
De la ville anxieuse accroît l'inquiétude !
Nous n'avons rien gagné dans les derniers combats !
... Et la Province, enfin, ne viendra-t-elle pas,
Apporter la victoire avec la délivrance ?

Elle se lève.

D'où vient cette tristesse et cette défaillance,
Ce noir pressentiment qui me serre le cœur ?...
Pourquoi me poursuis-tu, présage de malheur ?
Songe affreux... Laisse-moi !...

On entend un bruit lointain.

Qu'entends-je dans la rue...
Quel bruit ?...

(Elle va à la fenêtre, à droite, tourne en suivant les mouvements du ballon de droite à gauche.)

C'est un ballon qui part et fend la nue !...
Salut ? Globe rapide, aux assiégés si cher !
Et vous qui le montez, ô combattants de l'air,
Que les vents vous soient doux et que votre nacelle
Qui du cœur de Paris, emporte une parcelle
Chez nos frères bientôt arrive heureusement !
Et vous, pigeons bénis, courriers ailés du vent,
Au nid de vos amours, ô messagers fidèles,
Ah ! puissiez-vous bientôt rapporter sous vos ailes

A nos mères en pleurs les baisers de leurs fils !
Partez, oiseaux légers, volez vers le pays
Où flotte encor debout le drapeau de la France,
A nos frères armés racontez la souffrance
De leur pauvre Paris, qui tend vers eux sa main,
Dites-leur qu'il est temps et que nous avons faim,
Que nous les attendons, que déjà l'heure presse,
Que chaque jour qui passe augmente la détresse
De la ville aux abois : Mais surtout, dites-leur,
Que Paris s'il le faut, perdra tout, fors l'honneur !

. . . .

Elle s'assied à gauche, sur un pouff.

Encor ce rêve ! Encor et toujours cette idée !

Elle se lève, traverse le théâtre et va tomber à droite sur le canapé.

Ce mirage d'horreur dont je suis possédée !
O mon Dieu ! (Elle pleure.)

SCÈNE II

LAURE, PIERRE, en costume d'éclaireur de la Seine.

PIERRE.

Vous pleurez, Laure !

LAURE.

C'est malgré moi.
Veuillez me pardonner.

PIERRE.

Vous pardonner ! Pourquoi ?
Vos pleurs ne sont-ils pas mes pleurs ? Votre tristesse
Ne me rend-elle pas triste aussi. Mon ivresse
Me permet-elle à moi d'avoir un sentiment
Que vous ne partagiez ? Oui, Laure, en ce moment
Je pleure comme vous ; si vous daigniez sourire
Je sourirais aussi !... Regardez... Je soupire

Lorsque vous soupirez ! Est-ce ma faute à moi ?
Souvenez-vous : J'étais sans courage et sans foi,
Vous m'avez soutenu dans la lutte suprême,
L'honneur a triomphé, grâce à vous. Je vous aime !
Laure, permettez-moi de le dire à genoux.

Il s'agenouille.

Je vous aime ... Et jamais je n'aimerai que vous !
Comme on aime une sœur, comme on aime une mère,
Comme on aime une épouse !... Oui, vous m'êtes si chère
Que tous ces amours là, sont peu pour mon amour !
Je pense à vous la nuit et j'y pense le jour,
Vous êtes mon honneur, vous êtes ma patrie,
Ma croyance, l'autel devant lequel je prie !
Oui, Laure, pour vous plaire et pour vous mériter,
Il n'est rien ici-bas que je n'ose tenter.
Votre image suffit pour me rendre invincible,
Ma passion vers vous, brûlante, irrésistible
M'entraîne ! Et cependant j'éprouve à votre aspect
Un trouble involontaire et comme un saint respect,
Une joie infinie, un bonheur sans mélange,
Une adoration comme devant un ange,
Et je crois voir le ciel quand vous levez les yeux !

LAURE (très-émue).

Pierre, il est encor temps, peut-être vaut-il mieux
Etouffer cet amour. Il vous sera funeste....

PIERRE (se levant).

Etouffer mon amour !.... Que m'importe le reste !
Ce que vous exigez, mais c'est le plus affreux
Des malheurs ! Par vous seule, heureux ou malheureux,
Je veux vivre à vos pieds ! C'est le bonheur suprême
Auquel j'aspire... moi ! quand je voudrais moi-même
Cesser de vous aimer, le pourrais-je ? Jamais !

LAURE.

L'avenir est à Dieu. Lui seul dispose !....

PIERRE.

Mais
Ce Dieu juste et puissant bénit l'amour sincère
Il nous voit !

LAURE.

Taisez-vous, Pierre, j'entends ma mère.

PIERRE.

Mais au moins par pitié daignez répondre.

LAURE.

Hélas !
Je crains trop de répondre.

PIERRE.

Ah? vous ne m'aimez pas !
(Ils se séparent de chaque côté du théâtre).

SCÈNE III

MÊMES, COMTESSE (venant du fond).

PIERRE * (saluant).

Comtesse !

COMTESSE.

Permettez que je vous félicite :
Au combat de Créteil, votre noble conduite
Vous a couvert d'honneur.

PIERRE.

Ah ! madame, vraiment,
Je ne mérite pas......

COMTESSE (à Laure).

Fais-lui donc compliment.

* Pierre, Comtesse, Laure.

PIERRE.

Oh ! de grâce !.....

COMTESSE.

Allons donc ! vous êtes trop modeste,
Mais vous n'y perdrez rien. Je me charge du reste
De tout conter à Laure au moment du dîner.
Vous dînez avec nous ?

PIERRE.

Veuillez me pardonner,
Mais un ami m'attend.

COMTESSE.

Qui donc?

PIERRE.

Un capitaine,
Monsieur Michel Chrestien.

COMTESSE.

C'est cela qui vous gêne !
Amenez-le.

PIERRE.

Michel n'est qu'un simple imprimeur ;
Je doute qu'il accepte.

COMTESSE.

Il me fera l'honneur
De vous accompagner.

PIERRE.

Il m'a sauvé la vie,
L'autre jour à Créteil !

COMTESSE.

Eh bien ! je suis ravie
De recevoir chez moi ce vaillant officier.
Allez-donc, mon cher Pierre, et veuillez le prier
De venir avec vous.

LAURE.

Mais pourtant s'il refuse...

COMTESSE.

Priez-le de ma part. Je n'admets pas d'excuse.

PIERRE.

Bien, je vais essayer.

(Il sort par le fond).

SCÈNE IV

COMTESSE, LAURE.

COMTESSE.

Joli prédicateur,
Sais-tu que tes sermons te font beaucoup d'honneur !
Tous les gens que je vois ne parlent que de Pierre
Et que de ses hauts faits. C'est un foudre de guerre
Que le beau volontaire, et du petit crevé
Il ne reste aujourd'hui qu'un soldat achevé !
Je t'en fais compliment. Mais son obéissance
Lui donne aussi des droits à ta reconnaissance.
Il t'aime tant !

LAURE.

Et moi !

COMTESSE.

Si tu l'aimes aussi
Pourquoi donc différer votre bonheur ? Ceci
Devient très dangereux. Prends-y garde. La femme,
Ne peut sans se brûler jouer avec la flamme.
A quoi tous ces retards viendront-ils aboutir,
Peut-être à te causer quelque grand repentir ?
Tu sais que tout est prêt pour votre mariage.
Attendre plus longtemps, c'est un enfantillage.

Au bout du compte enfin, qu'aurons-nous avancé,
Si Pierre nous revient avec un bras cassé?
L'amour de la patrie est une belle chose,
Mais entre nous faut-il qu'un fiancé s'expose
A mourir sottement dans un combat obscur.
Puisque vous vous aimez, le parti le plus sùr,
Est de vous marier. Ce n'est que pour te plaire
Qu'il brave, chaque jour les périls de la guerre !
Le bonheur près de toi le retiendra bientôt.
Une fois mariés.....

LAURE.

Est-ce un àvis d'en haut?

COMTESSE.

Ma fille, explique toi.....

LAURE.

Ma mère, c'est un rêve
Qui depuis quelques nuits me tourmente sans trève.
Aussitôt que mes yeux se ferment au sommeil,
Je me sens transporter dans un salon pareil
A celui-ci; j'entends une voix qui m'appelle...
Le salon tout à coup devient une chapelle
Ardente.... et, recouvert par un tapis de deuil,
A la lueur d'un cierge apparaît un cercueil...
Un spectre triste et pâle en lève le couvercle....
Et je vous vois tous là, pleurant, rangés en cercle
Autour de ce cercueil... en disant: Il est mort!
Et je vois se dresser une tête qui sort
Lentement de la bière..., et qui sanglante, blême,
Me dit d'un ton glacé: Je suis mort, mais je t'aime!
Et puis... rien... je m'éveille... et le tout disparaît.
... Ce cadavre sanglant ! Horreur, c'est le portrait
De Pierre!... Je m'endors et le revois encore
A chaque instant, toujours; et quand blanchit l'aurore,
C'est alors seulement, ma mère, que mes yeux
Peuvent se détacher de ce spectacle affreux !

. . . .

Comprenez-vous pourquoi quand Pierre dit qu'il m'aime,
Je tremble en l'écoutant et j'ai peur de moi-même?
C'est que je l'aime aussi! Mon souhait le plus doux
Eût été de pouvoir l'appeler mon époux,
Mais si j'allais causer et ma mort et la sienne!

COMTESSE.

Rassure tes esprits. Une fille chrétienne
Ne dois pas accepter comme une vérité
Le mirage insensé d'un sommeil agité.
Calme-toi, mon enfant, et modère ta peine,
Je veillerai sur toi pendant la nuit prochaine
Et tu verras que tout n'est que le résultat
D'un délire nerveux.

SCÈNE V

MÊMES, DUMESNIL venant du fond (en uniforme de garde national sédentaire).

DUMESNIL.

Comtesse, un vieux soldat
Rend à votre beauté les honneurs militaires.

COMTESSE.

Vous, soldat! Dumesnil?

DUMESNIL.

Aux gardes sédentaires!
C'est un joli métier. Disciple du Dieu Mars,
Je fais de deux jours l'un la garde des remparts,
Où j'apprends l'exercice avec idolatrie
Et gagne un rhumatisme en servant ma patrie;
Car la nuit est très fraîche en novembre et d'honneur
Si ce n'avait été que Pierre m'a fait peur
D'encourir le mépris de la charmante Laure,
Je ne sortirais pas de chez moi.

Scène V, la Comtesse, Dumesnil, Laure.

LAURE.

Je déplore,
Monsieur, que votre fils se servant de mon nom
Vous ait forcé....

DUMESNIL.

Mais non, chère enfant, cent fois non!
Ne vous y trompez pas : j'ai du patriotisme!
Et quand je vois des gens dans leur plat égoïsme
Attendre les Prussiens pour cirer leurs souliers,
Ah! j'enrage! A propos, Pierre ces jours derniers
S'est encor distingué comme à son ordinaire.
Entre nous, je le trouve un peu trop téméraire.
Laure, il faut le lui dire et le gronder beaucoup.

COMTESSE.

Il a pris trois Prussiens à lui seul. Ce beau coup
L'a fait porter hier à l'ordre de l'armée.

DUMESNIL.

Qui vous l'a dit?

COMTESSE.

Albert m'en avait informée.
Mais je dis comme vous qu'il est trop courageux.

DUMESNIL.

Convenez avec moi qu'il serait malheureux
De voir ce pauvre enfant couché sur la poussière :
Un jeune homme parfait, deux fois millionnaire!

A Laure.

Et qui si vous vouliez exiger quelque peu
Qu'il restât près de vous, n'irait jamais au feu.

LAURE.

Oh! vous exagérez!

DUMESNIL.

Mais, non, Mademoiselle !
Il suffirait d'un mot d'une bouche si belle
Pour enchaîner mon fils. Eh bien ! ce mot si doux,
Daignez le prononcer. Je l'implore de vous.

COMTESSE, faisant signe à Dumesnil.

J'arrangerai cela... Mais nous dînons ensemble,
N'est-ce pas ?

DUMESNIL.

Volontiers.

COMTESSE.

Ah ! tant mieux ! Il me semble
Que Pierre doit venir.

DUMESNIL.

Vraiment !

COMTESSE.

Il m'a promis,
Il est allé chercher un de ses bons amis.

DUMESNIL.

Et que devient Albert ?

COMTESSE.

Son général l'estime
Chaque jour davantage.

DUMESNIL.

Ah ! l'on est unanime
Sur le choix que d'Albert a fait le général,
On ne saurait trouver un garçon plus loyal
Et plus brave surtout. Il s'est couvert de gloire
En sauvant son drapeau.

SCÈNE VI

LES MÊMES, PIERRE, MICHEL CHRESTIEN, en uniforme de Capitaine de la Garde mobilisée.

PIERRE,
(Une dépêche à la main, entrant du fond suivi de Michel.)

Victoire enfin ! Victoire !
Les Prussiens ont été battus près de Coulmiers,
Orléans reconquis, beaucoup de prisonniers,
Nous sommes débloqués !

COMTESSE.

Par où vient la nouvelle ?

PIERRE * (allant au fond, chercher Michel qui descend).

Par pigeon ! regardez : Elle est officielle !...
Mais pardon, j'oubliais dans mon ravissement,
De présenter Monsieur. Ah ? je suis fou vraiment.
(Il présente Michel.)
Monsieur Michel Chrestien, imprimeur, capitaine :
Laure, mon père et vous très-noble châtelaine,
C'est mon meilleur ami !

DUMESNIL, offrant la main à Michel.

Mais je suis enchanté
De connaître Monsieur.

COMTESSE.

Il aura la bonté
D'accepter avec nous un dîner de famille.

MICHEL.

Madame !...

PIERRE.

Moi, j'accepte en son nom.

COMTESSE, à Laure.

. ..... Vas, ma fille,
Faire tout disposer.

La Comtesse invite Michel à s'asseoir près du canapé.
Pierre est debout appuyé sur la cheminée.

* La Comtesse, Dumesnil, Pierre, Laure, Michel.

SCÈNE VII

LES MÊMES, moins LAURE.

DUMESNIL. *

Les voilà donc battus
Ces maudits Allemands ! serons-nous secourus,
Monsieur ? Qu'en pensez-vous ?

MICHEL.

Je crois que la victoire
Se décide aujourd'hui sur les bords de la Loire.
Depuis plus de deux mois le siége est commencé :
Aujourd'hui l'ennemi n'est pas plus avancé.
Notre armée avant peu reprendra la partie,
Les Prussiens ont beaucoup souffert dans la sortie
Que nous venons de faire.

COMTESSE.

Il faut me pardonner,
Messieurs, vous allez faire un bien triste dîner.

DUMESNIL.

Ma foi, tant pis pour nous, nous sommes pris au piége.

COMTESSE.

On a si peu de choix d'ailleurs depuis le siége.
Cependant vous aurez un filet de bison
De la ménagerie, et quelque venaison
Que les soldats Badois vendent pour des cigares
Aux postes avancés.

DUMESNIL.

Ce sont des plats fort rares.
Savez-vous que que le bœuf va manquer tout-à-fait ?

* La Comtesse, Pierre, Michel, Dumesnil.

COMTESSE.

A Paris, je ne sais vraiment comment on fait
Pour manger.

PIERRE.

Nous avons du pain et de la viande
De cheval.

DUMESNIL.

Parlez-en. Pour moi, je me demande,
Comment on peut manger la viande de cheval.
Je ne puis la sentir.

PIERRE.

Mais c'est un vrai régal
Aujourd'hui.

DUMESNIL.

Pour mon goût ce n'est pas présentable,
C'est lourd, c'est filandreux, surtout c'est dur en diable.
L'âne a plus de fondant et plus de velouté.

PIERRE.

Moi j'aime mieux le chat.

DUMESNIL.

Le chat bien apprêté
N'est pas à dédaigner. Ce qui n'est pas mangeable
C'est le chien.

COMTESSE.

Pauvres chiens!

DUMESNIL.

C'est un plat détestable,
C'est à faire frémir les palais délicats.
Mais ce qu'il faut goûter, c'est un civet de rats
Aux champignons.

COMTESSE (avec dégoût.)

Affreux,

MICHEL.

Nos enfants, j'imagine,
Riront bien quelque jour en voyant la cuisine
Du siége de Paris.

DUMESNIL.

Singuliers aliments
Que nous font digérer ces coquins d'Allemands!
Ils se sont bien vengés de nos plaisanteries
Sur leurs petits moutons et sur leur bergeries.

MICHEL.

Oui, tous nos calembours les rendaient furieux,
Ils voulaient à tout prix passer pour sérieux,
Pour féroces; cela n'est pas sans influence
Sur la guerre actuelle.

COMTESSE.

Et pourtant à Mayence,
Où mon père vécut dans l'émigration,
Il fut traité par eux avec attention.
Il en contait des traits tout à fait poétiques,
Vantait leur grand savoir, leurs vertus domestiques,
Leur amour du travail.

DUMESNIL (à Michel).

Qu'en pensez-vous?

MICHEL.

Je dis
Qu'au lieu d'être savants, ils ne sont qu'érudits;
Qu'au lieu d'être inventeurs, ils ne sont que copistes;
Que ce sont des songeurs et non des moralistes;
Et que tous leurs auteurs, hormis Gœthe et Schiller,
Ne sont que des faiseurs de sophismes en l'air,
Ces braves Allemands! La choucroute et la bière
(Se levant et s'adressant aux divers personnages).
Sont les seuls ornements de leur table grossière.
Encore en manquent-ils bien souvent. Leur pays,
Glacé par les frimas, n'a pas d'autres produits.

Aussi voyez-les tous se ruer sur la France,
Qu'ils appellent entre eux la terre d'abondance !
Voyez les tous passer : bourgeois, étudiants,
Margraves et vilains, soldats et mendiants,
Ils se ressemblent tous ! Sous un aspect bonasse,
Comme au temps d'Alaric, ils portent sur leur face
Le masque souriant de la duplicité.
Qu'ils nous ont bien payé notre hospitalité !
Pendant un demi-siècle, accueillant leurs misères,
Nous les avons reçus partout comme des frères,
Partageant avec eux notre or et notre pain !
Tandis qu'ils nous flattaient et nous léchaient la main,
Qui nous aurait prédit que le jour était proche
Où la torche à la main et nos clefs dans leur poche,
Par des sentiers connus, guidant la trahison,
Ils viendraient tuer l'hôte et piller la maison,

. . . .

En avant ! fils des Huns, nobles guerriers, courage !
Guillaume, au nom du ciel, vous appelle au pillage.
Votre ciel...! c'est encor le sanglant Wahalla !
Vous n'avez d'autre autel que celui d'Attila !
Et de vos canons Krüpp les sinistres fumées
Sont le digne encensoir du Dieu de vos armées !

. . . .

Loups enrégimentés, mystiques assassins,
Pourquoi prétendre encor vous donner pour des saints
En murmurant tout bas des cantiques impies ?
Vous êtes des bandits ! vos filles, des harpies !
Vous leur expédiez nos meubles d'acajou.
Gretchen dit à Diétrich qu'il lui faut un bijou
Pris au Palais Royal, un châle et deux pendules ;
Lolotte qui prétend affecter des scrupules
Veut une montre d'or et des couverts d'argent !

. . . .

Religieux soudards ! Quoi, tuant, ravageant,
Faisant du meurtre un art et du vol une étude,
Vous avez lâchement fait une solitude

De tous les environs de ce pauvre Paris,
Où vous aviez trouvé de généreux abris,
Et vous osez encor pour dévorer le reste,
Vous nommer les élus de la fureur céleste !
— Soit ! nous avons péché. Vous êtes le fléau,
Mais le fléau se rompt ! Vous êtes le bourreau,
Mais il arrive un jour où le bourreau se lasse;
Ce jour là, fils des Huns, nous prendrons votre place,
Nous nous relèverons fatigués et meurtris,
Ruinés, dévastés, mais non anéantis.
Et la race latine à la fin réunie
D'un pied victorieux foulant la Germanie,
Saura porter chez vous et le fer et le feu
Et faire exécuter le jugement de Dieu !

PIERRE.

Si les peuples songeaient qu'il suffit du caprice
D'un Roi, pour les plonger au fond du précipice
Et couvrir deux pays de morts et de blessés !

MICHEL.

Ces peuples détrompés diraient aux Rois : Assez !
Votre temps est passé ! Retirez vous ? La guerre
A fait plus de martyrs cent fois que Robespierre.

DUMESNIL.

Oui ! mais le spectre rouge et tout son attirail
De souvenirs sanglants servent d'épouventail
A bien des gens. Voilà pourquoi la République
Ne peut durer chez nous.

MICHEL (s'asseyant sur le canapé à côté de Dumesnil).

Souffrez que je m'explique,
Monsieur, car trop souvent, par un malentendu,
On prétend que le peuple en France a tout perdu.
Si l'on examinait en quelle circonstance
Son pouvoir éphémère a toujours pris naissance,

On serait convaincu que les successions
Qu'ont toujours recueilli nos révolutions
N'ont pas favorisé nos essais politiques.
Quand on veut implanter des réformes pratiques,
D'abord, on doit, au moins, être maître chez soi!
Ce n'est qu'avec la paix que peut régner la loi!
La République alors malgré la calomnie,
Serait par nos Français acclamée et bénie;
C'est le gouvernement et de tous et pour tous!
Faut-il la condamner parce que quelque fous
En ont fait une fille indécemment vêtue,
Qui sur la barricade à tous se prostitue;
Et toujours inconstante en ses débordements
Entre ses bras nerveux étouffe ses amants!
— En France, quelque jour il se peut que l'on fonde
La République vraie, ouverte à tout le monde;
Aussi loin des sanglants excès de la Terreur
Que de ceux d'un monarque ou bien d'un Empereur.
Pour assurer le sort de l'œuvre grandiose
Et sauver le pays, il ne faut qu'une chose :
Un Président honnête et sans ambition,
Qui son terme expiré, rende à sa nation
Le pouvoir limité qu'un vote populaire
A placé dans ses mains.

DUMESNIL.

Il serait nécessaire,
Pour cela, de trouver un second Washington,
Et par le temps qui court ils sont rares. Peut-on
Rencontrer parmi nous un homme qui l'imite?

MICHEL.

Chaque peuple a toujours le maître qu'il mérite!
Soyons bons citoyens... Notre gouvernement
Sera loyal, honnête, et conduit dignement!
Mais soyons corrompus et bientôt l'égoïsme
Se chargera d'ouvrir la porte au Césarisme.

COMTESSE.

C'est pour cela qu'en France on doit s'humilier
Devant l'autorité d'un pouvoir régulier,
Comme le seul qui puisse en donnant garantie
A tous les intérêts, forcer la sympathie
Des peuples de l'Europe irrités contre nous.

MICHEL, se levant et allant à gauche.

Nous aurions beau, Madame, implorer à genoux,
Nous n'y gagnerions rien. Nous sommes seuls. La Prusse
Sait qu'elle peut compter sur l'alliance Russe.
L'Autriche et l'Angleterre...

PIERRE.

Elles ne voudront pas
Qu'on fasse de la France, une Pologne...

MICHEL.

Hélas !
A nous laisser périr elles sont décidées !
Plus que notre pouvoir redoutant nos idées,
Elles savent trop bien que vainqueurs ou vaincus
Si nous pouvons un jour reprendre le dessus,
Ce jour là, c'en est fait du pouvoir monarchique !
En Europe, avant tout, on craint la République
Et sa contagion, et tous faibles et forts
Sur l'ennemi commun concentrent leurs efforts.
— D'ailleurs qu'avons-nous fait pour rien exiger d'elles ?
L'Autriche saigne encor des blessures cruelles,
Qu'elle reçut de nous pour un peuple apostat,
Car sans Solférino, peut-être et Magenta
Sadowa n'aurait pas compromis l'équilibre
Du monde entier. La France alors eût été libre
D'arrêter l'Aigle noir qui déployait son vol.
Elle a battu des mains en assistant au vol
Des deux duchés danois, infâme comédie
Qui devait se changer si vite en tragédie.

PIERRE.

De nous haïr l'Autriche a peut-être le droit,
Mais, l'Angleterre a moins d'être un pays sans foi
Ne saurait oublier les jours où notre armée
Versait son sang pour elle aux plages de Crimée.

MICHEL.

La France ne doit pas confondre un seul moment
Le noble peuple anglais et son gouvernement.
Le nom cher à Paris, de Sir Richard Wallace
Sur notre livre d'or a déjà pris sa place.
Plus d'un autre sans doute y doit être ajouté
Mais le gouvernement anglais sans dignité,
Comme un taureau dompté qu'on conduit à la chaîne,
Est devenu Prussien pour mieux plaire à la Reine !
Temps des Pitt et des Fox, qu'êtes vous devenus ?
Les intérêts anglais avilis, méconnus,
Sont forcés d'abdiquer devant les exigences
Des contrats de famille ou bien des alliances,
L'Angleterre a perdu sa force et son pouvoir
Ce n'est plus un pays, ce n'est plus qu'un comptoir !

COMTESSE.

Quelques peuples du moins nous restent sympathiques.

MICHEL.

Qu'importe ! Profitant de ces moments critiques
L'Italien toujours ingrat, inconséquent,
Prend Rome par surprise et trône au Vatican :
Son roi qui nous doit tout se vend à l'Allemagne,
Pour mettre en sa maison la couronne d'Espagne,
Vieux trône vermoulu, peint à neuf, qui peut bien
Durer ce que dura là-bas Maximilien.
La Suède nous aime et malgré la distance
Mérite chaque jour notre reconnaissance.
Hélas ! Elle est trop loin ! Le pauvre Danemarck
Est déjà mutilé par Monsieur de Bismark.

La Hollande soumise et la faible Belgique
Ne sauraient résister à l'aigle germanique.
La Turquie aux abois regarde vers le Nord,
Seule tendant la main du côté de Belfort,
A nos soldats blessés, la vaillante Helvétie,
Ne craint pas d'afficher pour nous sa sympathie.
Noble petit pays, arche de liberté,
Modèle de sagesse et de fraternité,
La France quelque jour saura payer sa dette!

DUMESNIL.

Mais si le monde entier nous craint et nous rejette,
Que faire alors, Monsieur?

MICHEL.

Lutter jusqu'à la mort,
Pour se défendre un peuple est toujours assez fort.
Si nous sommes vaincus sachons dans la détresse,
Nous montrer patients: fermes, mais sans ivresse
Si la victoire enfin nous rendait ses faveurs!
Mettons notre espérance en nos frères vainqueurs.
Disputons chaque fort, chaque pan de muraille,
Et donnons-leur le temps de gagner des batailles!
.... Mais, Madame, pardon je me laisse entraîner
A parler.

COMTESSE.

Non, Monsieur; pourtant avant dîner
Si vous vouliez venir visiter l'ambulance,
J'aurais un vrai plaisir à vous guider. Je pense
Que vous ne verrez pas sans un vif intérêt,
Nos malheureux blessés.

MICHEL.

Madame, je suis prêt.

(Ils sortent par le fond, Michel donnant la main à la Comtesse, Pierre et Dumesnil les suivant.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME

Même décor.

SCÈNE I

LAURE, DUMESNIL.

(Laure et Dumesnil entrant du fond.)

LAURE.

Encore un insuccès ? C'est jouer de malheur.

DUMESNIL.

Oui, Ducrot qui devait rentrer mort ou vainqueur
A repassé la Marne. On dit qu'une déroute
Sur les bords de la Loire en est cause. On ajoute
Que l'armée à Patay serait coupée en deux.

LAURE.

Que c'est triste !

DUMESNIL.

Qui sait si ce n'est pas tant mieux,
Car enfin, mon enfant, cela fait deux armées
Au lieu d'une. Peut-être ainsi, plus clairsemées
Pourront-elles un jour arriver sans retard,
Tandis que jusqu'ici : Toujours ! toujours trop tard !
Aujourd'hui comme hier, en forêt comme en plaine
Partout la même histoire et la même rengaîne :
La victoire est à nous ! Lorsque sur nos talons,
Des masses d'ennemis dirigent leurs canons ;
Il nous faut déguerpir et sonner la retraite,
Et nous marchons ainsi de défaite en défaite.
Sans doute, il vaudrait mieux pour nous que les Teutons
En guise d'obusiers n'eussent que des bâtons,
Mais allez le leur dire !

LAURE.

Ah ! Monsieur, je vous prie !
Le moment n'est pas fait pour la plaisanterie ;
Nos malheurenx soldats partout sont repoussés
Et votre fils lui-même est parmi les blessés.

DUMESNIL.

Heureusement ce n'est rien qu'une égratignure.

LAURE.

Pourtant...

DUMESNIL.

Je ne ris plus, mon enfant : je vous jure
Que je déplore aussi tant de sang répandu,
Pourquoi ? Pour un vieux mur aussitôt reperdu !
Franchement quand je vois la blessure de Pierre...
... Qui pourrait être grave... Ah ! je maudis la guerre,
Les canons, les obus et tous ceux qui les font.
Je ne suis qu'un pauvre homme honnête et doux au fond,
Mais je ne comprends pas qu'ainsi de gaîté d'âme
On fasse massacrer les gens ! — Que l'on réclame
Mon argent, mon crédit, n'importe quel effort
Je suis prêt... Mais mon fils ! Mon fils une fois mort
Je n'ai plus qu'à mourir aussi ! Qu'un pauvre diable
Pour faire son chemin se batte et soit capable
D'exposer chaque jour sa vie et sa santé,
Passe encor ! Mais que Pierre ait sans nécessité
Reçu cette blessure en prenant un village
Qu'on n'a pas conservé. Ce n'est pas du courage
Mais c'est de la folie, Est-ce qu'il ne sait pas
Que son père ne peut survivre à son trépas,
Qu'il ne me reste rien au monde s'il me manque...

Avec une brusquerie attendrie.

... Que m'importent mon or et mes billets de banque
Et pour vous le prouver, Laure, prenez ceux-ci.

Il tire son portefeuille et le tend à Laure.

LAURE, surprise.

Monsieur !...

DUMESNIL.

Prenez-les donc sans me dire merci.
Avec cent mille francs que pourrions-nous bien faire
En faveur des petits orphelins de la guerre ?

LAURE.

Mais encor ?

DUMESNIL.

Ce présent que je fais au malheur,
En passant par vos mains centuple de valeur.
Faites-en s'il vous plaît une œuvre de famille,
Ne dois-je pas bientôt vous appeler ma fille ?

Laure hésite.

Ne me refusez pas... ou je les jette au feu !

Dumesnil fait un mouvement vers la cheminée.

LAURE (prenant le portefeuille).

Bien, Monsieur Dumesnil, j'accepte au nom de Dieu.
Je ferai tout afin de bien remplir la tâche
Que vous me confiez.

DUMESNIL.

Pardon, si je vous fâche
Avec ma brusquerie et mes...

LAURE,

Oh ! non, vraiment

SCÈNE II

MÊMES, MICHEL CHRESTIEN.

LAURE. *

Vous avez pour venir bien choisi le moment.
J'ai le plus grand besoin de vos conseils. L'affaire
M'intéresse beaucoup. (Elle montre le portefeuille.)

* Dumesnil, Laure, Michel.

MICHEL.

Dites, que puis-je faire
Pour vous être agréable ?

DUMESNIL (bas à Laure).

Ah ! ne me nommez pas ?

LAURE.

C'est pour les orphelins... Monsieur...
(Dumesnil lui parle bas avec instance).
Me dit tout bas
De laisser ignorer....

DUMESNIL (à Laure).

Faut-il que je me fâche,
Indiscrète !

MICHEL.

Quoi donc ?

LAURE.

Il ne veut pas qu'on sache
Qu'il vient de me donner ici cent mille francs,
(Elle ouvre le portefeuille et montre les billets).
Pour adoucir le sort des malheureux enfants
Que nos soldats tués laissent dans l'indigence.
Vous voyez qu'il me faut des conseils et je pense
Que vous m'en donnerez. L'usage qu'on en fait,
Augmente bien souvent la valeur d'un bienfait.

MICHEL.

Honneur au capital ! Honneur à la richesse
Lorsque son superflu soulage la détresse
Des malheureux qui sont nos frères devant Dieu !
Que ton rôle est sublime, ô riche, quand au lieu
De rester insensible au malheur de tes frères
Tu daignes de tes mains consoler leurs misères,
Les pleurs séchés par toi remontent jusqu'au ciel
Emportés par un ange aux pieds de l'Eternel.

DUMESNIL.

De l'argent que je viens de gagner à la Bourse,
Dont je n'ai pas besoin !

MICHEL.

Quelle qu'en soit la source,
Son emploi l'ennoblit.

(Avec regret et sentiment).

Heureux qui peut donner !

LAURE (avec une extrême délicatesse).

Et le conseil, Monsieur?

MICHEL.

Veuillez me pardonner.
Il est auprès d'ici des femmes, non, des anges
Dont Paris tout entier répète les louanges.
Nobles âmes qui font sans ostentation
De l'austère devoir une religion,
On les trouve partout ; au lit de la souffrance,
Au chevet des mourants.....

LAURE.

Oui, les sœurs de la France.
Je les connais.

MICHEL.

Versez cet argent dans leurs mains :
Il sera bien placé. Des petits orphelins
Leur dévouement saura découvrir les misères
Et ces pauvres enfants croiront revoir leurs mères.

LAURE.

Merci, Monsieur Chrestien, j'accepte votre avis.
Depuis qu'a commencé le siége de Paris,
Cette guerre a tant fait d'innocentes victimes
Que je voudrais déjà.....

MICHEL.

Que vous êtes sublimes,
O femmes de Paris ! Dans votre charité,
Que de délicatesse et de sainte bonté !
Partout où nous souffrons, filles, mères, épouses,
On vous voit aussitôt, de nos chagrins jalouses,
Au rayons de vos yeux faisant sécher nos pleurs,
Pour mieux les consoler, partager nos douleurs.
— O vous qui de Paris osez encore médire,
Allez donc aux remparts lorsque la nuit expire.
Voyez nos citoyens qui s'en reviennent las,
Et leurs femmes avec les fusils dans les bras !
Aux postes avancés, voyez la ménagère
Qui porte à son mari la soupe journalière ;
Elle a dû se lever bien matin pour chercher
La viande, en grelottant aux portes d'un boucher !
Voyez-la : de quel air elle souffre la peine
Et le froid ! On dirait une antique Romaine.
Pourtant son pauvre cœur cruellement atteint,
Pense aux petits enfants qui près de l'âtre éteint,
Attendent tristement le retour de leur mère !
Mais qu'importe ! il le faut ! et le devoir austère
La soutient.... Regardez avec son air altier
Cette femme qui passe.... Epouse d'un rentier,
Pour demander du pain elle est trop orgueilleuse,
Elle n'a pas mangé ! Sa misère est affreuse.
Son anneau d'or, débris de sa prospérité,
Elle va le porter au Mont de Piété.
C'est tout ce qui lui reste !... Et la sainte matrone,
Trouve pourtant moyen de faire encor l'aumône.
Elle et son vieux mari pendant les nuits d'hiver,
Effilent la charpie à leur foyer désert.
— Nos théâtres joyeux changés en ambulances,
Qui peut les reconnaître? Admirez le silence,
Qui règne en leurs couloirs où l'on voit, à côté
De l'actrice en renom, la sœur de charité.
Sublime enseignement ! Regardez : sur la scène
Où l'on applaudissait un calembour obscène,

Au lieu de gais flonflons et de refrains grivois,
On n'entend aujourd'hui d'autre bruit que la voix,
De la femme qui prie en pansant des blessures,
Le malheureux soldat étouffe ses murmures
Pour mieux la regarder et croit trouver des sœurs
Dans ces anges d'amour qui calment ses douleurs.
Ouvrière et comtesse et bourgeoise et marquise,
Et marchande et rentière, actrice et toi sœur grise,
Paris vous remercie.... Oui vous avez vraiment
Jusqu'à la sainteté poussé le dévouement !

SCÈNE III

LES MÊMES, COMTESSE, PIERRE

(Comtesse, un journal à la main, Pierre, le bras gauche en écharpe).

COMTESSE (à Pierre).

Ah ! vous aurez beau faire ! Il n'est pas de remède,
Laure, Monsieur Chrestien, accourez à mon aide.
Pierre, il faut vous soumettre et vous humilier,
Allons, vite à genoux, Monsieur le Chevalier !

LAURE.

Chevalier ?

COMTESSE (montrant le journal).

En effet.

(à Laure.)

Donne lui l'accolade,
Il la mérite bien.

(à Pierre).

Vous voilà bien malade,
N'est-ce pas ? Voyez-moi ce visage éploré :
Il faut se résigner, monsieur le décoré !

DUMESNIL.

Mon fils ! il a la croix !

COMTESSE (montrant le journal).

Voyez plutôt, Je pense
Que jamais on n'a vu plus juste récompense.

DUMESNIL.

Ah! que je suis bien heureux! Donnez-moi le journal,
Quand on est beau garçon, cela ne va pas mal,
Un bout de ruban rouge.

COMTESSE (donnant le journal à Laure).

Au bas de cette page,
Lis !

LAURE (lisant).

« Est promu dans la Légion d'honneur au grade de Chevalier, M. Dumesnil (Pierre), engagé volontaire dans les « Éclaireurs de la Seine, porté deux fois à l'ordre de l'armée « pour actions d'éclat ; blessé le 30 novembre à la prise du « village d'Epinay. »

DUMESNIL, (enthousiasmé).

Ah!

COMTESSE (à Pierre).

De votre sang cette croix est le gage ;
Vous pouvez la porter avec orgueil.

PIERRE.

Plus tard,
Comtesse, aujourd'hui, non !

DUMESNIL (contrarié).

Et pourquoi ce retard,
Pierre!

PIERRE.

La croix d'Iéna n'a plus raison d'être,
Strasbourg et Metz sont pris. Il nous faudra peut-être,

Si le sort nous poursuit, subir fatalement
La loi de la conquête et le démembrement.
Jusqu'au jour où l'Alsace enfin sera reprise,
La France doit changer de croix et de devise.
C'est une croix de deuil avec un ruban noir
Qu'il faut... avec ces mots, légende du devoir:
« Vengeance » d'un côté, « Souvenez-vous » de l'autre.

MICHEL.

Bien, Pierre !

COMTESSE.

Mon ami, quelle erreur est la vôtre !
Le signe de l'honneur sera toujours français,
Malgré tous les revers.

PIERRE.

Notre honneur désormais
Ne sera sauf qu'au jour où marchant aux frontières,
Nous aurons reconquis la France de nos pères !
On aurait beau signer un pacte avilissant :
Le Rhin qui nous sépare est plein de notre sang !
Tant que nous n'aurons pas l'Alsace et la Lorraine,
Il faut garder le deuil, exaspérer la haine,
Et faire chaque jour à nos petits enfants,
Maudire, en priant Dieu, les Prussiens triomphants.
Vaincus, de notre croix dépouillons nos poitrines
Et tant que nos cités gémiront orphelines
Ce signe de l'honneur laissons le tout entier
A nos morts : Douai, Guilhem, Néverlée et Berthier,
Podenas, Franchetti, Dampierre l'héroïque,
Luynes, Deprey, Saillard, Renaud le brave antique,
Et vous tous dont les noms oubliés ou perdus
Avec vos ossements reposent confondus !
Morts glorieux, Salut! La France qui succombe
Avec sa croix d'honneur enferme en votre tombe
Sa vengeance future et son juste courroux.
Ah ! puissent nos soldats bientôt dignes de vous
Nous rendre notre France enfin régénérée,
Libre, républicaine, heureuse et délivrée

Du barbare insolent qui souille nos autels
Et vous redemander leur croix... Morts immortels !

LAURE (avec enthousiasme).

Pierre, voici ma main, et qu'elle soit le gage
De mon amour chrétien qu'ici je vous engage!
Vous êtes bien celui que mon cœur a rêvé,
Fier, noble, courageux.

(Elle lui donne la main).

PIERRE (baisant la main de Laure).

Ah ! le petit crevé
Est bien mort. Et chez moi l'amour de la patrie
A tout purifié. Laure, épouse chérie,
Pourrez-vous oublier !..

LAURE.

Je veux, me souvenir :
Car pour moi le passé répond de l'avenir.

MICHEL.

Permettez qu'un ami tous deux vous félicite.
Son bonheur est bien grand, mais Pierre le mérite,
Il est digne de vous.

(saluant.)

A bientôt.

LAURE.

Vous partez.
Pardonnez si j'abuse encor de vos bontés,

(Elle prend le portefeuille sur une table et le remet à Michel.)

Chargez-vous de ceci pour les sœurs de la France,
Dites-leur notre plan. J'ai toute confiance
Dans leurs soins maternels.

MICHEL.

Adieu donc.

LAURE.

Au revoir!

(Michel donne la main à Pierre et Dumesnil qui sont remontés, salue Laure, la Comtesse et sort).

SCÈNE IV

MÊMES, moins MICHEL.

Pierre va s'asseoir à droite avec Laure, Dumesnil à gauche avec la Comtesse.

DUMESNIL.*

Cela me rajeunit, mes enfants, de vous voir
Enfin d'accord. Je vais acheter la corbeille ;
En goût comme en valeur, je la veux sans pareille.
(A la Comtesse).
Vous me conseillerez.

COMTESSE.

Bien, on vous aidera.
Pierre et Laure causent à l'écart.

DUMESNIL.

Si vous voulez, ce soir, le notaire viendra
Pour signer le contrat. Tous les préliminaires
Sont arrêtés déjà, vous savez... les affaires
Avant tout.

COMTESSE.

Pourquoi pas? Si tout est préparé
Le plus tôt est le mieux.

DUMESNIL.

Je vais être affairé,
Mais c'est un doux travail. Je veux dans la huitaine
Que tout soit terminé.

COMTESSE.

La semaine prochaine !
C'est bien prompt ! Je ne sais si nous aurons le temps
De faire ce qu'il faut.

* Comtesse, Dumesnil, Pierre, Laure.

DUMESNIL.

Je donne à nos enfants
Mon grand appartement. Moi je n'en ai que faire
Pour moi tout seul.

COMTESSE.

Et vous ?

DUMESNIL.

Mon Dieu, la belle affaire !
N'ai-je pas ma maison du faubourg St-Germain ?
Justement elle est vide et je vais dès demain
La faire mettre à neuf.

COMTESSE.

Soit !

DUMESNIL.

Dans mon antichambre
J'ai par ordre du maire un éleveur en chambre
Avec sa basse cour et son veau.

COMTESSE.

Quel dégât !

DUNESNIL.

Je vais le renvoyer.

SCÈNE V

LES MÊMES, ALBERT.

A l'entrée d'Albert, la Comtesse et Laure remontent au devant de lui et descendent ensuite à droite du canapé.

DUMESNIL.

Arrivez, beau soldat ;
Embrassez votre frère. On est de mariage
Ici, mon cher Albert ; demain je déménage
Pour qu'on fasse le nid de ces deux tourtereaux.
Je veux leur acheter les meubles les plus beaux

Qu'on trouve dans Paris. Je prétends qu'on en cause
Tout un mois. A propos, savez-vous quelque chose
De nouveau sur la guerre ?

ALBERT.

A notre Gouverneur
Le général de Moltke écrit qu'il a l'honneur
De faire part qu'après une grande bataille
Orléans est repris. Il offre que l'on aille
S'assurer de la chose avec un sauf-conduit.

PIERRE.

Albert ! Quelle valeur donne-t-on à ce bruit,
Qu'à dit le Gouverneur ?

ALBERT.

Qu'il ne croit pas utile
De s'assurer du fait.

PIERRE.

C'est digne.

COMTESSE.

Et dans la ville
Que dit-on ?

ALBERT.

Qu'à la force on ne peut résister.

LAURE.

Mais il est toujours beau d'avoir su le tenter.

DUMESNIL.

Eh ! bien, qu'en pensez-vous ? c'est la fin de l'affaire :
Depuis cinq mois bientôt qu'à commencé la guerre,
Nos gouvernants ont fait tout ce qu'ils ont voulu ;
On ne vit nulle part pouvoir plus absolu ;
Ils ont eu sous leurs lois Paris et la province
Et monarque, empereur, ni dictateur, ni prince,

Ni le Conseil des Dix, ne décréta jamais
Autant qu'à décrété ce gouvernement. Mais,
Qu'en est-il résulté ? Rien !

COMTESSE.

C'est trop vrai.

DUMESNIL.

Nous sommes
Toujours battus partout. On a tué des hommes
Par milliers. Notre argent dépensé sans raison,
Suffirait à payer cette infâme rançon
Dont les conditions sont chaque jour plus dures.
Il nous faudra cent ans pour panser nos blessures.
Et pourquoi tout cela ? Pour ramener plus tard
Le pays expirant à son point départ.

COMTESSE.

Comment ?

DUMESNIL

Mais c'est trop clair ! la dernière sortie
Etait pour nos soldats la suprême partie.
Il ne nous reste plus rien qu'à capituler...

LAURE.

Ciel !

DUMESNIL.

Avant que la faim vienne nous accabler.
D'ailleurs tout est prévu. Dans ce moment peut-être,
On dispose de nous.

COMTESSE.

Et quel sera le maître
Qu'on nous imposera ?

DUMESNIL.

Sans doute, l'Empereur,
Qui réclame le trône au nom de son malheur !
Semblables aux corbeaux qui vont aux funérailles,
Ses envoyés se sont abattus sur Versailles.

ALBERT.

Et Monsieur de Bismark pourrait nous obliger
A recevoir celui qui guida l'étranger
Sous les murs de Paris?

DUMESNIL.

Empire ou République
La Prusse admettra tout. C'est un pays pratique,
Qui pense à l'avenir. Elle veut seulement
De son indemnité garantir le paiement.
Il lui faut avant tout un gouvernement stable.

ALBERT.

Ce serait trop de honte?

DUMESNIL.

Elle est inévitable!
L'Empereur pour la Prusse est un choix excellent :
Si l'on nous fait voter, il a trop de talent
Pour ne par rallier ses vieux plébiscitaires.

PIERRE.

C'est en vain qu'un despote exploitant nos misères,
Notre besoin de paix et de tranquillité,
Prétendrait étrangler chez nous la liberté!
La France a de son sang arrosé ses racines,
Toujours la liberté renaît de ses ruines.
Et malgré la terreur et la réaction,
Arrive le grand jour de l'expiation
Où l'ongle tout puissant du lion populaire
Arrache le velours du trône héréditaire.

DUMESNIL.

Cela peut arriver dans trente ou quarante ans,
Mais nous aurons la paix au moins pendant ce temps,
Nos paysans vendront leurs blés et leurs fourrages,
Et nous pourrons toucher l'argent de nos fermages.
La fortune publique aura souffert un peu;
Mais qu'importe après tout si nous gagnons au jeu.

PIERRE.

Oh! mon père!

DUMESNIL.

Après nous vienne la fin du monde!
D'ailleurs c'est sur les faits que mon calcul se fonde.
Car enfin qui peut voir sans être convaincu
Les égards des Prussiens pour l'illustre vaincu
De Sedan.

ALBERT,

Willhemshöe est un foyer d'intrigue.
C'est-là du mal public qu'on voit siéger la ligue;
C'est-là que, contre nous, armant la trahison,
De vils salariés, jusque dans leur prison
Vont tenter nos soldats et font avec adresse
Circuler ces pamphlets déshonneur de la presse!
Si ce n'était public, on ne croirait jamais
Qu'il se soit rencontré des hommes, des Français
Assez pauvres de cœur et riches d'impudence
Pour oser exploiter les revers de la France!

COMTESSE.

Ce n'est pas généreux de votre part, mon fils!
Le malheur a ses droits.

ALBERT.

Mais contre son pays
Quand un conspirateur lève un bras sacrilége,
De l'auguste malheur, il perd le privilége.
L'Empereur détrôné devrait se préparer
A rendre compte à Dieu, plutôt que d'aspirer
A rallumer le feu de la guerre civile:
Exilé, je le plains, ma mère, mais hostile,
Je le combats.

PIERRE.

Albert, vous le connaissez bien!
Il a peur du Français bien plus que du Prussien

Ce grand homme d'état qui nous disait naguère :
« L'Empire, c'est la paix » et déclarait la guerre
Qui devait amener l'humiliation
Sous laquelle gémit la grande nation !
Et ce n'est pas assez ! Que prétend-il encore ?
Régner sur nous... Jamais ! Ce joug qui déshonore
Il voudrait l'imposer à la France ! Plutôt
Que de le supporter, nous mourrons, s'il le faut !

SCÈNE VI

MÊMES, MICHEL CHRESTIEN.

MICHEL. *

Je viens vous dire adieu ; l'instant psychologique
Est arrivé !

DUMESNIL.

Comment !

MICHEL.

Guillaume le mystique,
Comblant enfin les vœux du grand peuple Allemand,
Prétend nous éprouver par le bombardement.
Il offre saintement au seigneur des armées
Nos monuments détruits, nos maisons enflammées.
Et le cœur paternel du pieux caporal
Gémit d'être contraint à nous faire du mal !
Avant que d'essayer le pouvoir de ses armes
Il en prend à témoin, les yeux noyés de larmes,
Avec son Augusta, le cher Fritz. Son chagrin
Va par le télégraphe enflammer tout Berlin.
Le grand peuple allemand ne se sent pas de joie.
Comme un boa repus qui digère sa proie,
Ainsi nos bons voisins jouissent savamment
Des résultats prévus de leur bombardement.

* Dumesnil, Pierre, Michel, Albert, Laure, Comtesse.

Ils calculent d'avance et nos vitres cassées
Et nos enfants meurtris et nos femmes blessées.
Ils ont déjà marqué les dômes des palais
Où de leurs canons Krüpp atteindront les boulets.

PIERRE.

Ils comptaient sur la faim et la guerre civile
Pour leur ouvrir bientôt les portes de la ville.
Comme ils se sont trompés ! Le peuple Parisien
De ses remparts intacts nargue encor le Prussien.
Bombardez-nous, Messieurs ! la grande ville orgueilleuse,
Noble vaisseau, battu par la mer orageuse,
« Flotte et ne sombre pas. »

MICHEL.

On dit que leur canon
Commence à balayer tout le plateau d'Avron.
Selon toute apparence un combat se prépare.
Mon bataillon est prêt. Adieu ! Je me sépare
Avec peine de vous, mais je vous reverrai
Bientôt.

PIERRE.

Vous avez cru, Chrestien, que je pourrai
Vous laisser partir seul ?

MICHEL.

Pierre, votre blessure
Vous permet de rester.

PIERRE.

Quoi ! cette égratignure !
Allons donc !

DUMESNIL.

Mon ami, puisque Monsieur Chrestien
Te le dit.

COMTESSE.

Entre nous, Pierre, vous pouvez bien
Permettre qu'on se batte une fois sans votre aide,
Vous avez assez fait.

DUMESNIL.*

Quel démon te possède,
De t'exposer au feu quand tu peux t'en passer,
Pierre, mais tu veux donc te faire encor blesser?
Que chacun à son tour aille occuper sa place !

PIERRE.

Comment! Quand l'ennemi nous brave et nous menace,
Vous voulez.....?

DUMESNIL.

Si l'honneur lè demandait ainsi,
Je serais le premier à te dire : Vas-y !
Un éclaireur de plus ! Ce sera bien utile!

COMTESSE (lui montrant Laure).

Restez donc.....

PIERRE.

Il n'est pas de dévouement stérile :
L'honneur est absolu ! Quand on l'entend parler
Et qu'il dit : En avant! on ne peut reculer !
Oui ! lorsque la patrie agonisante expire,
Sans forfaire à l'honneur, personne ne peut dire :
« Courbons-nous sous le poids de la fatalité
« Je n'y puis rien changer. Le sort en est jeté !»
Cette doctrine est lâche et plus que lâche, impie.
Souvent pour rallumer une flamme assoupie,
C'est assez du contact d'une autre flamme. Ainsi
Un courage stérile a souvent réussi

* Dumesnil, Pierre, Michel, Comtesse, Albert, Laure.

A sauver un pays. Une humble paysanne,
Une femme de cœur : Agnès, Charlotte ou Jeanne
A suffi pour changer le sort des nations.
Les martyrs inconnus font les religions !

COMTESSE.

Puisque c'est décidé, que rien ne vous arrête,
Allez, Monsieur, allez, faites à votre tête
(A Laure).
Laure, viens avec moi,

PIERRE.

Pour mieux vous mériter,
Laure, que dois-je faire? ou partir.... ou rester.

LAURE (passant auprès de Pierre).

Je ne puis.....

PIERRE.

J'en appelle à votre conscience.

LAURE (avec effort).

Partez !
(Elle va rejoindre sa mère.)

PIERRE.

Merci !

DUMESNIL.

Mon fils ! mais c'est de la démence !

PIERRE.

Je fais ce que je dois, advienne que pourra !
(A son père).
Au revoir !
(à Laure).
A bientôt !
(Il sort avec Michel Chrestien).

LAURE * (tombant accablée sur le canapé).

Ma mère, il y mourra !

* Dumesnil, Albert, Laure, Comtesse.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME

Un salon sévère. — Porte vitrée au fond ouvrant sur un balcon et laissant voir le panorama de Paris la nuit. — Une fenêtre à droite et à gauche de la porte.— Deux portes latérales.

A droite : Cheminée. — Canapé. — Chaises.

A gauche : Un fauteuil de repos. — Chaises.

Sur la cheminée : Candélabres, avec bougies à demi consumées. — Pendule.

Cinq heures du matin. — Scène médiocrement éclairée.

Pendant toute la durée de l'acte, on entend par intervalle le bruit sourd du canon.

SCÈNE I

COMTESSE, couchée sur le fauteuil, dormant. — LAURE, assise sur le canapé.

LAURE, regardant la pendule.

Cinq heures vont sonner bientôt. Nuit éternelle
Ne finiras-tu pas ?
(Elle prend un journal.)
O sinistre nouvelle !
Nos malheureux soldats sont rentrés dans les forts
Depuis hier au soir... Malgré tous nos efforts
Nous sommes repoussés.
(Elle laisse le journal.)
Adieu donc, espérance
Du triomphe final et de la délivrance ;
Le malheur obstiné qui nous poursuit partout,
Comme au plateau d'Avron, nous brave à Montretout !
(Elle se lève.)
Et Pierre que fait-il ? Je n'ai pas de nouvelle
Depuis deux jours bientôt ! Quelle angoisse cruelle.

Je le sais, j'aurais pu l'empêcher de partir :
Il m'a tant suppliée... et j'ai dû consentir,
Ce sera, disait-il, la dernière sortie,
Un soldat ne doit pas déserter la partie
Au moment solennel... Vous ne m'aimeriez pas
Si vous me reteniez... Moi, je pleurais tout bas
En le voyant si brave et si beau !... Je suis folle...
J'ai tort ! mon pauvre cœur sans raison se désole.
Un ordre de ses chefs, un motif inconnu,
Sans doute avec l'armée aux forts l'a retenu.
J'entends un bruit de pas.

(Elle écoute et se dirige vers le fond.)

Courons ! c'est lui peut-être.
Oui ! Ce doit-être lui !

(Elle ouvre la porte vitrée du fond et l'on voit le panorama de Paris plongé dans l'obscurité et éclairé seulement par le clair de lune. Au loin une ceinture de lumières qui indique l'enceinte et les forts.)

(Avec découragement.)

Non ! rien ! à la fenêtre,
C'est la bise d'hiver qui tristement gémit.
Ah ! l'air me fait du bien, cela me rafraîchit !

. . . .

. . . .

Quel silence imposant ! O Paris calme et sombre,
J'aime à te voir plongé dans cet Océan d'ombre,

(On entend le canon.)

Où semblable à l'éclair, serpente, éclate et luit
Une bombe qui passe en déchirant la nuit !
Qui te reconnaîtrait, moderne Babylone,
Quand l'airain retentit et que le canon tonne
Dans tes forts enflammés ! Tu parais au milieu
Comme un navire à l'ancre en une mer de feu !
Par quel sublime effort, ô cité courtisane,
O temple du bien-être et du plaisir profane,
Cette tunique d'or qui faisait ton orgueil
As-tu pu l'échanger contre un manteau de deuil !
Quelque soit l'avenir, Paris, tes mains sont pures,
Ton sacrifice auguste a lavé tes souillures !

Tout est noble chez toi ; la résignation
De ton peuple affamé remplit d'émotion
L'univers qui te plaint. Au nom de la patrie,
Comme l'Etna brûlant rejette sa scorie,
Tu lances hors de toi tout élément malsain !
Sous la grêle d'obus qui déchire ton sein,
Paris, tu peux dormir ! Contemplant ton martyre
La France entière en pleurs te bénit et t'admire !

(Elle redescend la scène.)

Le jour commence à poindre. Il ne saurait tarder.
Oh ! quand je le verrai je vais bien le gronder !

. . . .

C'est singulier... Je sens comme un frisson de fièvre
Qui glace tout mon corps et fait trembler ma lèvre

. . . .

Encor ce rêve affreux qui m'oppresse le cœur !...
Le spectre... Non... Va-t-en... Mon Dieu, j'ai froid ! j'ai peur.

. . . .

COMTESSE, se réveillant.

Comment encor debout ! Mais c'est une folie !
Tu te fatigues trop ! Laure, je t'en supplie
Viens reposer. Le jour paraît à l'horizon.

(Le théâtre s'éclaire peu à peu.)

LAURE.

Ah ! je sens malgré moi vaciller ma raison !

(On entend le canon.)

Encore le canon !... sur le champ de bataille,
S'il allait être atteint d'un éclat de mitraille !
Je l'aurais donc tué ! C'est pour me plaire à moi
Qu'il est allé se battre.... Ah ! je me meurs d'effroi !

COMTESSE.

Tu n'est pas raisonnable ! Est-il donc nécessaire
De te préoccuper d'un mal imaginaire ?
Nous avons bien assez des maux réels.

LAURE (égarée).

Horreur !
Il est là.... Tout sanglant!

COMTESSE.

Cela porte malheur
De vouloir annoncer et prédire une chose
Avant qu'elle n'arrive.

LAURE (égarée).

Ah ! Oui ! je suis la cause
De sa mort !

COMTESSE.

Que dis-tu ?

LAURE.

Je n'y survivrai pas!

COMTESSE (l'embrassant).

Laure, un peu de courage, allons viens dans mes bras.

LAURE (s'arrachant des bras de sa mère).

C'est moi qui l'ai tué !

COMTESSE.

Non ! mon enfant chérie!

LAURE.

Vous croyez donc que c'est l'amour de la patrie,
Qui le pousse à la mort? C'est mon amour à moi;
Il ne reviendra plus !... Non !... jamais !

COMTESSE.

Calme toi
Je t'en supplie.....

LAURE.

Et vous ! vous m'avez laissé faire !
C'est votre faute aussi. Vous saviez bien que Pierre
Partait, et que c'était pour ne plus revenir.
Et vous n'avez rien fait ! rien ! pour le retenir.

COMTESSE.

Son devoir l'appelait !

LAURE.

Que m'importe ! qu'il reste !
Pierre, c'est ton amour que je veux ! Je déteste
Ce devoir sacrilége !... Oui, Pierre !... Je le veux !
Reviens vite !... Reviens !... Ah !

(Elle pousse un cri nerveux et se met à sanglotter).

COMTESSE.

Quel délire affreux !
Pleure, ma pauvre enfant, sur le sein de ta mère
Cela te calmera. Dans un instant, j'espère,
Il sera de retour.

(Elles restent embrassées).

LAURE (revenant à elle).

Que s'est-il donc passé,
Mère ? Ma tête est lourde, et mon cœur oppressé,
Je souffre !...

COMTESSE.

Ce n'est rien. La fatigue... la veille...
Il faut te reposer.

LAURE.

Moi !

COMTESSE.

Je te le conseille,
Et sitôt qu'il viendra, j'irai t'en avertir.

LAURE.

Me reposer, oh ! non... Je n'y puis consentir,
Je sens comme un fer rouge... Ici....

(Elle porte la main à sa tête).

COMTESSE.

Mais tu t'alarmes
A tort... Il va venir... Il faut sécher tes larmes
(suppliant).
Pour moi !

LAURE.

Je tâcherai.

COMTESSE

Bien ! Je vais envoyer
Chez son père à l'instant.
(Elle sort.)

SCÈNE II

LAURE (seule).

(Elle parcourt la scène avec agitation, puis paraît se calmer).

LAURE.

Si je pouvais prier,
Mon Dieu !
(Elle s'agenouille)
Souvenez-vous, Sainte Vierge Marie,
Que jamais on n'a dit que celui qui vous prie,
Vous nomme et vous invoque en son affliction
Ait pu se relever sans consolation !
Ne me repoussez pas ! exaucez ma prière !
Je mets ma confiance en votre cœur de mère.
Au nom de vos douleurs, au nom de votre fils,
Protégez le soldat qui défend son pays.
(Elle se relève).
Je me sens plus tranquille, une douce rosée
Descend du haut du ciel sur ma tête embrasée,
Quelque chose me dit que je vais le revoir !

SCÈNE III

LAURE, ALBERT entrant par la droite.

LAURE.

Eh bien !

ALBERT.

Rien.

LAURE.

Se peut-il?

ALBERT.

Depuis hier au soir,
Ma sœur, j'ai parcouru tout le champ de bataille.
Mais inutilement !

LAURE.

Frère, il faut donc que j'aille
Le chercher aussi, moi.... Tu m'accompagneras,
Je saurai le trouver... Allons !

ALBERT.

Tu ne pourras
Pas sortir de la ville.

LAURE.

Avec toi ?

ALBERT.

L'armistice
Expire ce matin.

LAURE.

Crois-tu donc que l'on puisse
M'empêcher de passer?

ALBERT.

Sans doute.

LAURE.

Mais pourquoi?
Je suis sa fiancée. Oui devant Dieu, je dois
Voler à son secours.

ALBERT.

Mais ce n'est pas ta place
Au milieu des obus.

LAURE.

Que veux-tu que je fasse!
Il expire peut-être, Albert, en m'implorant...
Moi, je l'aime... et ma place est auprès du mourant!
Allons!

(On entend du bruit au dehors).

ALBERT.

Quel est ce bruit?

LAURE (se précipitant).

On vient d'ouvrir la porte.
Oui, le voilà, c'est lui.

SCÈNE IV

MÊMES, MICHEL CHRESTIEN pâle, défait, tête nue, les cheveux épars, les vêtements en désordre et ensanglantés, se présente, portant dans ses bras le cadavre de Pierre, qu'il dépose sur le canapé.

(Derrière lui la Comtesse et Dumesnil).

LAURE (reculant épouvantée).

Ciel!!!

MICHEL (haletant).

Je vous le rapporte!

(Silence. Laure prend sa tête dans ses mains comme si elle allait éclater, puis va s'agenouiller silencieusement à côté du cadavre dont elle baise la main pendante qu'elle conserve dans les siennes. — Impression différente des autres personnages).

DUMESNIL.*

Mon enfant ! il est mort !

MICHEL.

J'ai fait ce que j'ai pu
Pour le sauver.....

DUMESNIL.

Mort ! Mort !

MICHEL.

Dieu ne l'a pas voulu.

DUMESNIL (fou de douleur, à Laure).

C'est pour vous qu'il est mort ! voyez votre victime !
Etes-vous satisfaite ?

MICHEL (lui montrant Laure abîmée dans sa douleur).

Ah ! Monsieur, c'est un crime !
Mais regardez-la donc !

DUMESNIL.

Pardon ! je deviens fou !
Ah ! je ne pourrai pas résister à ce coup.
(S'approchant du cadavre).
Mon fils ! mon pauvre Pierre, espoir de ma vieillesse !
Il ne me répond pas... Se peut-il qu'il me laisse
Seul !... Il n'est pas de Dieu, pas de justice aux cieux ?
Moi qui n'avait que lui pour me fermer les yeux !
(Il sanglotte).

COMTESSE.

Mais... Comment ?

MICHEL.

Nous allions, frémissant d'espérance,
Croyant déjà toucher au jour de délivrance,

* Comtesse, Michel, Albert, Laure, Dumesnil.

Marchant au pas de charge et triomphant partout :
Nous avions enlevé les murs de Montretout;
Au parc de Buzenval nous entrons par la brèche ;
L'ennemi se soutient et son feu nous empêche
D'avancer. C'est alors que Pierre le bravant
S'élance, sabre au poing, en criant : En avant !
La troupe sur ses pas, ardente, ivre de gloire,
Marche à la bayonnette et déjà la victoire
Est à nous. Au milieu des morts et des blessés,
Nous frayant un chemin sur leurs corps entassés,
Nous sabrons les Prussiens. Le premier sur la route
Pierre se précipite, et bientôt la redoute
Est conquise. On l'occupe. Aussitôt nous tournons
Contre les Allemands le feu de leurs canons.
Alors on aurait pu décider la bataille,
Reprendre St-Germain et peut-être Versailles,
Si l'on eût envoyé les troupes de soutien,
Qui restaient l'arme au pied sous le mont Valérien !
On pouvait d'un seul choc achever la défaite.
Mais rien, pas de renfort !.. Tout à coup la retraite
Sonne !! et nos bataillons déjà victorieux
Reculent avec rage et les larmes aux yeux.
— Au moment de sortir de notre forteresse,
Pierre dit : compagnons, ici rien ne nous presse,
Emportons nos blessés; voulez-vous, mes amis,
Laisser ces malheureux aux mains des ennemis !
Il rentre dans le fort et nous tous à sa suite :
Tandis que nous chargeons les blessés au plus vite,
Les Prussiens embusqués dans un tailli obscur
S'avancent lentement et nous tournent le mur.
Quand nous voulons sortir, ils nous barrent la route,
Il nous faut sous leur feu, passer coûte que coûte.
... C'est alors que frappé droit au cœur, il est mort
En se penchant sur moi comme un enfant qui dort.
Je l'ai pris dans mes bras..... Le voici !.........
. . . . Pauvre Pierre !
Je ne te verrai plus ! Je t'aimais comme un frère,

Je sens ton cœur mourant s'éteindre sur le mien !
De sa balle égarée un paysan Prussien
A brisé dans sa fleur cette noble existence.
Dérision du sort ! Pauvre ami ! Quand je pense
Que si jeune, si bon, si grand, si courageux,
Le voile de la mort ferme à jamais tes yeux,
Que tu quittes la vie à peine commencée
En laissant dans les pleurs ta jeune fiancée,
Ceux qui t'aiment en deuil, ton père au désespoir,
... Ah ! j'exècre la guerre et maudis le devoir !

LAURE.

(Qui est restée jusqu'ici comme insensible, se lève lentement, les cheveux épars et descend la scène).

O toi, monstre altéré de sang et de carnage,
Toi par qui ma patrie est livrée au pillage,
En vain pour te flatter et te faire plus grand
On t'appelle empereur... Vas ! tu n'es qu'un brigand !
Guillaume, garde à toi ! La pourpre impériale
Teinte du sang français te deviendra fatale ;
Avant peu sous son poids ton bras aura fléchi !
Ton empire au berceau n'est qu'un tombeau blanchi !
Foulant aux pieds le droit et défiant la haine
Tu prétends nous voler l'Alsace et la Lorraine,
Mais tu ne parviendras par un juste retour
Aux flancs de ton pays qu'à fixer un vautour !
Roi pillard ! en voulant copier Charlemagne
Tu t'es-suicidé. Désormais l'Allemagne
Fiévreuse, sans repos et sans sécurité
Ne pourra plus goûter qu'un sommeil agité,
Jusqu'au jour où bravant les feux de ton tonnerre,
La République enfin délivrera la terre.
Et la France, implacable en son ressentiment,
Détruira jusqu'au nom de l'empire allemand.

. . . .

L'heure viendra, Guillaume, écoute à tes oreilles
Siffler en pétillant les flammes de Bazeilles.

N'entends-tu pas les cris des tout petits enfants
Qu'avec leur mère au feu repoussent les uhlans ?
Ne sens-tu pas l'odeur de notre chair brûlée ?
Ne vois-tu pas grossir la vague amoncelée ?...
Le flot rouge déborde et t'entraîne impuissant...
Meurs, cruel ! meurs, bourreau ! Noyé dans notre sang !

(Elle tombe agenouillée.)

MICHEL.

Adieu, frère, ou plutôt au revoir ! Avec elle
Je te laisse et retourne où le devoir m'appelle :
Ami, repose en paix ! Loin de plaindre ton sort
Malgré moi je l'envie et j'ai soif de ta mort.
S'il n'est plus d'espérance et si du sacrifice
Il nous faut jusqu'au bout épuiser le calice ;
S'il n'est plus de secours pour nous, et si la faim
Nous saisit à la gorge et nous force demain
A livrer nos remparts... Notre cité martyre
Ainsi que la Pologne, au monde pourra dire :
« Vous tous qui me plaignez, je vous prends à témoin :
« Le ciel était trop haut et la France trop loin ! »

LAURE.

(Agenouillée près du cadavre dont elle tient une main.)

Laissez-moi seule au pied de ce lit funéraire,
Ce cadavre me dit ce ce qui me reste à faire.
Mon pauvre cœur éclate à force de souffrir :
A vous de le venger... Pour moi, je veux mourir !

(Elle tombe sur le cadavre.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE

et

DU SIÉGE DE PARIS

